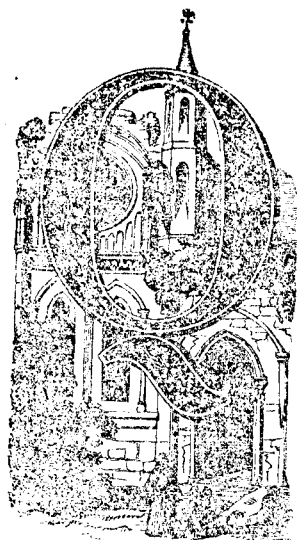


UNE GUERRE AUX ÉTATS-UNIS.

(Suite et fin.)



l'ON juge de la joie qu'excitait la victoire que nous venions d'obtenir. Elle était d'autant plus vive, qu'elle n'avait été achetée que par bien peu de sang. Tous les soldats rivalisaient d'ardeur dans l'expression de la reconnaissance qu'ils croyaient due au chef prudent qui, choisissant avec habileté une position si forte, forçait les ennemis à venir s'épuiser devant elle en efforts infructueux.

Notre camp, situé à un peu plus de deux lieues de la ville, offrait un singulier coup d'œil dès qu'on y attendait plus gronder l'artillerie. Les

dames de la Nouvelle-Orléans venaient en foule rendre visite à leurs époux, à leurs pères, à leurs fils. Il y avait un marché ouvert à peu de distance de la ligne. Je me souviens que dans l'après-midi du 1er janvier 1815, pendant que plusieurs dames étaient au quartier-général, le colonel Hind, commandant les dragons du Natchez, eut ordre d'aller reconnaître les redoutes abandonnées par l'ennemi, et de s'avancer aussi loin qu'il le pourrait, sans s'engager sérieusement. Ce brave officier sortit du camp avec deux cents dragons, s'avança très près de la ligne des factionnaires anglais, reçut froidement les coups de fusil qu'on lui tira de toutes parts, s'assura que l'artillerie, laissée dans les redoutes, avait été mise hors de service par les canonniers ennemis eux-mêmes, et rentra dans le camp n'ayant perdu que trois ou quatre hommes, au milieu des applaudissemens des dames charmées du sang froid et de la noble contenance de cette intrépide cavalerie.

Je pourrais me servir, pour compléter ma narration, en tout ce qui regarde les opérations des forces ennemies, des matériaux fournis par les officiers anglais qui ont écrit des mémoires sur la campagne d'Orléans, mais j'ai cru qu'il serait plus juste envers nos adversaires, et en même temps plus intéressant pour mes lecteurs, de laisser parler l'auteur anglais que j'ai souvent cité (1) et qui, dans ses récits simples et souvent naïfs, transporte le lecteur sur la scène même des événemens, l'associe à ses périls individuels, à ses veilles aux avant-postes, puis le mène avec lui jusqu'au bivouac, pour y entendre, de la bouche des soldats, tantôt l'expression ardente de leurs espérances de triomphe prochain, tantôt leurs murmures, lorsque la victoire échappait à leur valeur, à chaque nouvelle tentative de leurs chefs pour la ramener à leurs drapeaux.

« Il est difficile dit cet auteur, de donner une idée juste au lecteur de la fatigue endurée par toute l'armée, sans exception, depuis le général jusqu'au plus humble factionnaire. Pendant deux jours et deux nuits pas un individu n'avait clos l'œil, ex-

« cepté ceux-là qui ont assez de sang-froid pour dormir sous une grêle constante de boulets. Dans le jour, à peine pouvions-nous trouver un abri où manger, en sûreté, un morceau à la hâte. Nous nous retirions donc non seulement humiliés, découragés, mais aussi, en quelques sorte, découragés et mécontents. Tous nos projets avaient été déjoués ; et ce dernier projet (l'attaque du 1er janvier), sur le succès duquel nous avions compté avec tant de confiance, venait aussi d'échouer comme tous les autres. Je dois l'avouer, on entendait des murmures dans tout le camp. Et, certes, si jamais la plainte fut permise dans une armée, c'était bien dans la notre. Dès son débarquement, elle avait supporté des fatigues inouïes, non seulement sans faire entendre une plainte, mais même avec gaieté. Ses espérances avaient été excitées par des renseignemens erronés sur les chances de réussite de l'entreprise dans laquelle elle s'était engagée. Et maintenant elle se trouvait enlacée au milieu de difficultés dont elle ne pouvait se tirer que par la victoire. Deux fois elle avait échoué devant les lignes ennemies. En ce qui regarde l'artillerie, les américains avaient montré, dans cette arme, une supériorité si incontestée que la sienne ne lui était presque d'aucune utilité. Ses approvisionnemens, qu'elle ne pouvait tirer que de la flotte, étaient nécessairement peu abondans et de mauvaise qualité. Elle était privée de sommeil, exposée, comme je l'ai déjà dit, jour et nuit, non seulement au feu continu des canons et des mortiers de la ligne ennemie en face d'elle, mais aussi à celui de dix-huit pièces d'artillerie, disposées en batterie sur la rive opposée du fleuve, dont les boulets balayaient tout son campement. En outre, être de garde était aussi dangereux que de se battre en bataille rangée. Des détachemens de tirailleurs américains ne cessaient de nous harceler depuis le moment où nous avions pris possession des postes avancés, jusqu'à ce que nous en fussions relevés. Ce qui nous était le plus pénible, c'était de ne pouvoir faire du feu pendant la nuit, dans la crainte de montrer aux tirailleurs américains les lieux où ils trouveraient leurs victimes. Je le répète donc, on ne pouvait guère s'étonner de ce qu'il y eût du mécontentement parmi les soldats ; mais ce murmure n'était pas l'expression d'un lâche désir de sortir, à tout prix, d'une position pénible et dangereuse. C'était l'aboiement du chien enchaîné qui voit son adversaire sans pouvoir l'atteindre. Nous ne demandions tous que de finir par une bataille quoi qu'elle pût nous coûter de sang.»

Je n'ai pas voulu abrégé ce morceau, auquel se rattache, pour moi, un grand intérêt, puisqu'il complète le tableau que j'ai entrepris de tracer. C'est un rare avantage pour l'écrivain qui décrit les événemens d'une campagne, que de pouvoir offrir au lecteur deux témoins oculaires, rendant compte, chacun à son tour, non seulement des opérations militaires de deux armées en présence l'une de l'autre, mais aussi décrivant chaque phase de cet esprit des camps, proprement appelé *le moral du soldat*, qui, à la guerre, décide du sort des batailles aussi souvent que l'opinion publique, dans les luttes civiles, décide de celui des partis.

D'ailleurs, je suis porté à le croire, il existe un intérêt tout spé-

(1) Histoire de la Campagne de l'armée anglaise à Washington et à la Nouvelle-Orléans, page 298.